



L'ALPINE D'HIVER.

LA FIEVRE JAUNE.

Nous recevons, à une heure assez avancée de la nuit, une dépêche extrêmement intéressante de Jackson, chef lieu de l'Etat du Mississippi. Le Dr Edmond Souchon, le savant et actif président de notre Bureau de Santé d'Etat, était hier dans cette ville; il avait fait le voyage tout exprès pour s'entendre avec le Dr Hunter, secrétaire du Bureau du Mississippi, sur les causes véritables des quelques cas de fièvre jaune qui se sont produits cette année dans cet Etat.

Le Dr Souchon n'est pas un médecin ordinaire; ce n'est pas sans raison qu'il a été placé à la tête de notre Bureau de Santé. Voilà longtemps qu'il étudie la fièvre jaune; il en a attentivement observé la marche; il en connaît les progrès comme les déclin, en Louisiane comme dans les Etats voisins. Selon lui, comme suivant tous les savants intelligents, la fièvre jaune a perdu une grande partie de sa virulence d'autrefois.

Elle n'a plus sa malignité d'il y a vingt ou trente ans. C'est là un fait qui résulte de toutes les observations qui ont été faites depuis 3 ans, soit en Floride, soit en Louisiane, soit dans le Mississippi, soit au Texas.

L'épidémie, restée à l'état embryonnaire, de cette année, n'est que le fruit des germes des années passées qui n'ont pas été complètement détruits. La fièvre jaune — c'est là l'opinion très nette de bien des experts en pareille matière — est destinée à périr, grâce aux mesures que l'on prend, soit pour prévenir la production et le développement du germe, soit pour l'empêcher de se propager d'un point à un autre, quand il a fait son apparition quelque part.

En même temps qu'il a perdu sa virulence, le germe a perdu sa puissance de propagation. En réalité, la maladie n'est pas aussi contagieuse qu'on le prétend généralement. A ce point de vue surtout, elle cède le pas à plusieurs autres affections qui inspirent moins de terreur et cependant sont plus dangereuses et font beaucoup plus de victimes.

Tels sont les résultats des observations les plus sérieuses, et il est, à l'heure qu'il est, nettement démontré que cette maladie, qui inspire encore tant de terreur, est appelée à subir le même sort que toutes celles qui affligent depuis longtemps l'humanité et l'affligeront éternellement.

L'AVENEMENT

LEON XIII.

M. Henri des Houx vient de mettre en vente à Paris, à la librairie Ollendorff, sous le titre de « Joachim Pecci (1810-1878) », la première série de ses études sur l'histoire politique du pape Léon XIII. Le volume, splendidement édité, abonde en documents inédits et curieux. Nous extrayons des «bonnes feuilles» le saif et pittoresque récit suivant, dû à la plume du comte Ludovic Pecci, neveu de Sa Sainteté.

La scène se passe, à Rome, le 20 février 1878, dans la petite maison de la rue Santa-Chiara, demeure des frères et neveux du cardinal camerlingue, Joachim Pecci, en ce moment enfermé au Conclave. On ne croit pas l'élection prochaine.

«Nous nous mimes à table pour dîner, dit le comte Ludovic, moi, papa (Jean Baptiste Pecci), maman (Mme Pecci, née Belli), l'ancien dom Giuseppe (le frère Joseph, l'ex-jésuite), Camille (frère cadet de Ludovic), Nanna et Marietta (ses sœurs). L'oncle Charles mangait dans sa chambre, par suite d'un accident qui lui était arrivé quelques années auparavant. Mon frère Ricardo faisait son année de volontariat. Vers le milieu du dîner, on entendit un grand coup de sonnette. Le domestique Nicolas Annibaldi court, et ouvre la porte. On entend un grand bruit de voix; beaucoup de personnes parient à la fois. Le domestique revient et dit qu'un monsieur (c'était mon ami le chevalier Pomini) s'était trouvé sur la place Saint-Pierre, qu'il avait vu s'ouvrir la loge de la Bénédiction, et qu'il avait entendu que le cardinal Joachim Pecci était élu pape, avec le nom de Léon XIII. Il avait pris bien vite une voiture pour l'annoncer à la famille.

«Cette nouvelle fut accueillie avec grande froideur et incrédulité par les frères du cardinal, Jean-Baptiste et Joseph; par nous ses neveux, avec une émotion vive que contenait le maintien impassible de nos parents. Personne ne se leva pour aller entendre, saluer, introduire au salon, la personne qui avait apporté la nouvelle.

«Quelques minutes après, autre coup de sonnette. C'est un autre de mes amis, le jeune Marselli, qui, très excité, donne la même nouvelle. Mais on ne l'écoute point, et personne ne se dérange pour aller à sa rencontre. Papa dit froidement: «Est-ce qu'on veut nous donner une seconde

«édition de la mésaventure, au cardinal Ghizi? «Voilà toutes les cloches de Rome qui se mettent à sonner à toute volée. Nous les entendons fort bien, nous, les jeunes gens, et nous le disons à papa et à l'oncle. Ils répondent qu'ils n'entendent rien, et ils continuent à manger avec indifférence. Nous insistons sur le son des cloches; mais ils disent toujours qu'ils n'entendent rien.

«Autre fort coup de sonnette. Le domestique court. Cette fois c'est une personne tout agitée, qui pleure, qui ne peut s'exprimer et qui finit par pouvoir dire... la même chose que les autres. Le domestique entre dans la salle à manger et dit: «A présent, la nouvelle est apportée par le domestique même du cardinal Pecci, Vincent Baglioni! «Jean-Baptiste et Joseph sont en eux convaincus. Ils plâissent, ils se lèvent de table. L'oncle Joseph, blanc comme la nappe, s'écrie: «Notre pauvre frère ils l'ont envoyé à la mort! Ils sortent avec le domestique Vincent et se rendent en toute hâte au palais Falconieri via Giulia qu'habitait le cardinal Pecci et son frère Joseph.

«D'autres personnages arrivent à la maison, entre autres, le prince Massimo. La chambre se remplit de monde. Moi, ennuyé de la présence de tant de gens, avec le goût de savoir et de voir, j'accours le P. B. d'Alimi. Nous pris une voiture et allâmes vers Saint-Pierre. Au pont Saint-Ange, la file de voitures nous arrête. Nous descendons et poursuivons à pied notre route. Sur la grande place, nous trouvons une mer immense de gens qui, incertains si la première bénédiction se donnera dans l'église ou sur la place, attendent suivant les rumeurs, et, tantôt se précipitent dans l'église, tantôt en sortent impétueusement.

«Nous nous tenons quelque temps sur le grand escalier et nous nous décidons à entrer dans l'église. Mais une autre mer humaine en occupe toutes les parties et forme une impénétrable muraille à l'entrée, jusqu'au point d'où l'on voit la grande loge, d'où l'on suppose que le pape donnera la bénédiction. Nous ne pouvons pas franchir cette muraille; nous sommes donc les plus voisins de la porte d'entrée, juste au-dessous de la fenêtre intérieure.

«On attend un tapis et Léon XIII apparaît, très pâle, très-abaîtu, et il donne la bénédiction. Alors, des cris indescriptibles, des vivats, des agitations de mouches. Moi, instinctivement, je me mets aussi à crier et à agiter mon mouchoir.

«Retourner à la maison, je dis: Il est certain que le cardinal Pecci est pape; je l'ai vu moi-même, j'ai été le premier de la famille Pecci à voir le pape et à recevoir sa première bénédiction.

«On attend un tapis et Léon XIII apparaît, très pâle, très-abaîtu, et il donne la bénédiction. Alors, des cris indescriptibles, des vivats, des agitations de mouches. Moi, instinctivement, je me mets aussi à crier et à agiter mon mouchoir.

M. Bertin, a arrêté les plans qu'examine en ce moment le conseil des travaux.

UNE NOUVELLE Poudre.

Le président de la Chambre syndicale des armuriers de Paris a reçu, en date du 29 juillet 1899 une lettre de M. Lambert, inspecteur-général, directeur du service des poudres et salpêtres au ministère de la guerre, accompagnée d'un échantillon de 200 grammes d'une nouvelle poudre de chasse pyroxylée.

Cette lettre est ainsi conçue: «Monsieur le président, «La poudrière de Sevran a étudié la fabrication d'une nouvelle poudre de chasse pyroxylée donnant encore moins de fumée et de résidus que celles qui sont en ce moment livrées aux consommateurs.

«J'ai l'honneur de vous adresser un échantillon de 200 grammes de cette nouvelle poudre en vous priant de bien vouloir l'essayer.

«Les vitesses et pressions qu'elle fournit dans les calibres usuels sont à peu près les suivantes:

Table with columns: CALIBRE 12, Poudre, Plomb, Vitesse, Pression. Rows include 2 gr. 40, 2 gr. 60, 1 gr. 80, 2 gr., 1 gr. 20, 1 gr. 40.

«Il est essentiel, pour obtenir avec cette poudre des résultats réguliers, de ne pas la comprimer en faisant les cartouches.

«Je vous serais très obligé de me faire connaître les observations que l'emploi de cette poudre pourra vous suggérer.

«Recevez, monsieur le président, l'assurance de ma considération distinguée.

«POUR LE MINISTRE ET PAR SON ORDRE: «L'inspecteur général, directeur, «LAMBERT.

M. Gastinne-Renette a soumis au comité de la chambre syndicale un échantillon de cette poudre, qui est une poudre lamellaire, coupée en petits fragments carrés et qui est plombée et dont l'aspect est analogue aux poudres généralement adoptées par les différents gouvernements pour les cartouches de guerre.

M. Gastinne-Renette a demandé à M. Lemaire de vouloir bien faire essayer cette poudre à l'usine des Moulins pour voir si les résultats qu'on obtiendra se rapprocheront des résultats indiqués dans la lettre du Service des poudres et salpêtres, résultats qui peuvent se définir ainsi: vitesses très satisfaisantes pour pressions très modérées, surtout dans les calibres 12 et 16.

La question de Samoa au Reichstag.

Berlin, Allemagne, 17 novembre. — Le comte Van Buelow, ministre des affaires étrangères d'Allemagne, ne fera pas au Reichstag une déclaration au sujet des îles Samoa avant que les Etats-Unis aient notifié le gouvernement allemand de son approbation de l'entente entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne.

Les punitions corporelle d'autrefois.

Ceux qui trouvent la discipline actuelle trop molle à l'égard des jeunes gens liront avec satisfaction un curieux article de M. Auguste Renaud dans la Revue universitaire sur les punitions d'autrefois. On n'y allait pas de main morte, au bon vieux temps. Les verges et la férule régnaient sans conteste dans les écoles. Une fresque de Pompéi représente, avec une précision qui ne laisse rien à désirer, l'exécution solennelle d'un élève récalcitrant. Le délinquant, sans autre vêtement qu'une mince ceinture, est tenu par deux de ses camarades. L'un le porte sur son dos, de manière à faire ressortir la partie du corps particulièrement menacée; l'autre lui a empoigné les pieds. Le maître brandit le fouet vengeur. Si c'est ainsi qu'Horace a été accommodé par son premier précepteur, on conçoit qu'il lui applique l'épithète de plagus, qui se traduit librement par «Père fouettard». Le moyen âge n'a pas été plus chiche de punitions corporelles que l'antiquité, à en croire le témoignage de Montaigne qui n'est pas isolé. Les fruits de l'arbre de la science devaient être alors bien amers. Luther passa par la férule quinze fois en une seule matinée. Et notez que c'était un bon élève! Il est vrai qu'en Allemagne on a toujours été plus prodigue qu'ailleurs de châtiements corporels. Le record en ce genre appartient sans doute à un certain maître d'école souabe, dont je ne veux pas transmettre le nom à la postérité, qui «pouvait se faire gloire, après cinquante ans et sept mois d'exercice, d'avoir administré lui-même 2,227,302 corrections corporelles des plus variées dont on peut trouver le détail dans un livre de pédagogie allemande». Ses élèves durent trouver qu'il avait gagné sa retraite, après une moyenne de cent corrections par jour. Ceci se passait au siècle dernier, mais l'Allemagne pédagogique n'a pas encore désarmé. Récemment encore, un Congrès d'instituteurs allemands s'occupait de déterminer les fautes qui doivent être réprimées par l'application d'une sensation douloureuse. Et le résultat, direz-vous? Il est tout entier résumé dans une conversation de Saint-Anselme avec un brave abbé qui se plaignait de ses pupilles: «Ces enfants, disait-il, deviennent pires, de jour en jour, et cependant nous ne cessons de les frapper jour et nuit. — Et que deviennent-ils, quand ils sont grands? demandait le saint. — Idiots et brutes, hebetes et bestiales» répondit l'abbé.

«Demandez toujours les Purple Trading Stamps, car si vous ne les faites pas le marchand croira que vous n'en faites pas une collection et alors ne vous les offrira pas.

AMUSEMENTS.

Après «The Sporting Duchess», une excentricité qui a eu énormément et a été fait bruyamment applaudir, une autre excentricité, «What happened to Jones» — pièce très gaie qui aura le même succès que la comédie-drame qu'elle remplace.

Intuite de recenser cette plaisante histoire. Tous ceux qui fréquentent les théâtres américains la connaissent et voudront la revoir. On dit beaucoup de bien de la troupe qui est chargée de la produire, cette année, devant le public de la Nouvelle-Orléans.

Grand dîner chez les Belouzeux. Les invités sont réunis au salon. Madame se rend à la cuisine et donne l'ordre de servir, car elle n'attend plus, dit-elle, qu'un parent sans importance.

Le potage absarcté, un coup de sonnette retentit; la bonne paraît peu après sur le seuil et s'écrie: — Madame, voilà l'parent sans importance!

Nous invitons toutes les dames à monter quand elles seront fatiguées, se reposer dans nos salons, 1019 rue du Canal. Engagez vous à vous rencontrer là, lorsque vous sortirez. Les jeunes filles qui ont charge de l'établissement vous traiteront poliment et feront tout en leur pouvoir pour vous être agréables.

L'Exposition Universelle de 1900 à Paris. Il existe depuis longtemps en France une législation spéciale et éminemment protectrice en faveur des diverses manifestations

GRAND OPERA HOUSE.

«Under the City Lamps» achève ce soir une brillante semaine de succès et cède la place à une comédie qui vaut mieux assurément que ce mélodrame. «Men and Women», pièce due à la plume de O. Belasco et DeMille, est une des meilleures que l'ait produites la scène américaine depuis nombre d'années. L'interprétation en est confiée à une des meilleures troupes que l'on ait jamais vues à la Nouvelle-Orléans, à la troupe Baldwin-Melville.

C'est un succès assuré pour la semaine qui va commencer demain en matinée. «Men and Women» fera salle comble demain non seulement l'après-midi, mais le soir.

THEATRE TULANE.

An Tulane, Roland Reed obtient de tels succès dans la pièce intitulée «His Father's Boy», que presque chaque soir la direction est obligée de refuser l'entrée à nombre d'amateurs. Il n'y a plus de place que pour les personnes qui consentent à rester debout. Aussi la direction a-t-elle été fort heureuse de le conserver une soirée de plus.

Demain, dimanche, il jouera une de ses pièces favorites qui lui ont valu tant de succès, «Lend me Your Wife».

Miss Netherese, qui nous arrive précédée d'une grande réputation, sera ici ce lundi matin et ne débranchera, par conséquent, que lundi soir.

UNE VISITE.

Nous avons reçu hier soir, la très aimable visite de M. P. Mason, secrétaire-général de l'administration du théâtre de l'Opéra.

M. Mason nous est revenu de Paris avec un regain de jeunesse et sa joyeuse humeur naturelle.

M. Charley possède en lui un homme précieux, connaissant à fond les mille et un détails inhérents à l'administration d'un théâtre; un homme d'un commerce agréable et qui joint à la Nouvelle-Orléans, depuis les trois ou quatre années qu'il y vient, d'une grande popularité.

L'ESPRIT DES AUTRES.

X..., qui est myope comme une taupe, rentrait l'autre soir, par un temps de brouillard, lorsqu'il se cogne contre un réverbère.

—Oh! pardon, madame! dit-il en saluant.

Un passant lui fait remarquer son erreur.

Au même instant, il se cogne contre une respectable dame.

Alors, furieux, il lui envoie un magistrat coup de poing dans l'estomac, en s'écriant: —Fichu réverbère, va!

de la propriété industrielle admise dans les expositions publiques organisées dans ce pays.

Les lois temporaires des 2 mai 1855 et 3 avril 1867, faites à l'occasion des expositions universelles de Paris de 1855 et de 1867, concernaient, à cet égard, des dispositions qui ont été reprises et complétées dans la loi permanente du 23 mai 1868 dont le texte est ci-joint.

En adhérant à l'article 11 de la convention du 23 mars 1883 pour la protection internationale de la propriété industrielle le gouvernement français s'est, d'ailleurs, engagé diplomatiquement à prendre des mesures de cette nature chaque fois qu'une exposition internationale officielle ou officiellement reconnue sera organisée sur son territoire.

Depuis cette époque, l'administration française s'est constamment attachée à procurer une protection plus complète et plus efficace aux diverses manifestations de la propriété industrielle admises dans les expositions publiques. Elle a, dans ce but, prorogué, le 30 octobre 1888, une loi spéciale relative aux produits admis à l'exposition de 1889 et elle compte déposer prochainement au Parlement un projet de loi encore plus détaillé et plus explicite, à l'occasion de l'Exposition de 1900.

Cette loi sera à la fois très libérale et très protectrice. Elle soumettra, notamment, en faveur des objets figurant à l'Exposition, diverses causes de déchéance du droit de propriété industrielle qui les attendaient, en temps ordinaire, par exemple la déchéance pour cause de non exploitation en France.

Loi du 23 mai 1868.

Article 1er.—Tout Français ou étranger, auteur soit d'une découverte ou invention susceptible d'être brevetée aux termes de la loi du 5 juillet 1844, soit d'un dessin de fabrique qui doit être déposé conformément à la loi du 18 mars 1806, ou ses ayants droit, peuvent, s'ils sont admis dans une exposition publique autorisée par l'administration, se faire délivrer par le Préfet ou le Sous-Préfet, dans le Département ou l'Arrondissement duquel cette exposition est ouverte, un certificat descriptif de l'objet déposé.

Article 2.—Ce certificat assure à celui qui l'obtient les mêmes droits que lui conférerait un brevet d'invention ou un dépôt légal de dessin de fabrique, à dater du jour de l'admission jusqu'à la fin du troisième mois qui suivra la clôture de l'exposition, sans préjudice du brevet que l'exposant peut prendre ou du dépôt qu'il peut opérer avant l'expiration de ce terme.

Article 3.—La demande de ce certificat doit être faite dans le premier mois, au plus tard, de l'ouverture de l'exposition.

Elle est adressée à la préfecture ou à la sous-préfecture et accompagnée d'une description exacte de l'objet à garantir, et, s'il y a lieu, d'un plan ou d'un dessin du dit objet.

Les demandes ainsi que les décisions prises par le Préfet ou le Sous-Préfet sont inscrites sur un registre spécial qui est ultérieurement transmis au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics et communiqué, sans frais, à toute réquisition. La délivrance du certificat est gratuite.

TEMPERATURE

Du 17 novembre 1899.

Thermomètre de R. & L. OLAUDON. Opticien. No. 145 rue du Canal. Maitre Orfèvre et Bijou.

Table with columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows include h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIEME PARTIE.

ANDRÉ VIVRA.

veir à toute heure, sauf la nuit cependant, les visites qui viennent pour eux.

Or, puisque votre protégé va devenir un payant, nul besoin de permission, vous ne ferez qu'user de votre droit.

—C'est juste. Cependant permettez-moi monsieur, de recommander mon pauvre jeune homme à toute votre sollicitude administrative, si d'autres difficultés se présentaient.

—C'est entendu d'avance, cher monsieur.

A l'honneur de vous revoir. Et l'aimable fonctionnaire reconduisit son visiteur jusqu'à la porte de son cabinet.

Mais arrivé là, il le retint d'un mot: —J'oubliais quelque chose, dit-il.

—Quoi donc? —Une formalité simplement, mais qu'il est indispensable de remplir.

—Laquelle? —Oh! peu de chose pour vous monsieur le comte.

Il est d'usage, lorsqu'un malade désire une chambre spéciale, d'acquiescer au moins une quinzaine de location à l'avance. —Très bien, je suis tout prêt à verser.

bureau désigné, le fonctionnaire se retire.

—Au revoir, monsieur, merci! dit M. Jacques.

Et, tandis que le directeur réintégrait son cabinet, il entra chez l'économiste.

Tout fut réglé en quelques minutes, et comme l'heure de la visite approchait, M. Jacques demeura dans la cour de l'hôpital, qu'il arpentait de long en large, attendant impatientement l'arrivée du docteur Le Pallu.

Peu d'instants après le célèbre praticien descendait de voiture et, reconnaissant aussitôt son visiteur du matin, il l'entraîna, disant: —Venez, cher monsieur, je vais commencer par votre protégé, car j'ai hâte de connaître son état exact.

En parlant ainsi, il pénétra sous les hautes voûtes, respectueusement suivi de son cortège d'internes et d'élèves qui l'attendaient au seuil, et, tout droit, il monta vers la salle Nélaton.

A son entrée, les malades, assez bruyants quelques minutes auparavant, se turent subitement; un grand silence s'établit.

—Hum! beaucoup de bruit pour les grands malades ici, fit cependant remarquer le docteur qui avait entendu, en se tournant particulièrement vers la surveillance générale.

Celle-ci baissa le regard, un peu confuse de ce reproche. —J'y veillerai, monsieur le

docteur, dit-elle seulement.

Puis on se dirigea vers le lit portant le numéro 25, dont le docteur s'approcha, non sans précautions.

—Ouvrez doucement les rideaux, commanda-t-il à voix basse.

L'infirmière obéit, en soulevant peu à peu les voiles qui masquaient la lumière, de façon que le grand jour ne vint pas frapper trop brusquement le malade.

Et le docteur regarda longuement d'abord, faisant signe à M. Jacques de rester derrière lui.

Ensuite il se pencha vers le lit, où le malheureux André gisait livide, les paupières closes, dans une sorte d'état comateux, résultant de sa grande faiblesse.

Puis il lui prit la main, tâta le pouls avec attention, regarda le tableau synoptique placé à la tête du lit, et sourit enfin d'un air satisfait et rassuré.

—Va bien, fit-il laconiquement en se tournant vers M. Jacques, attentif aux moindres impressions de sa physiologie.

Puis, tenant toujours la main de son malade, il se pencha un peu plus, disant d'une voix très douce et bienveillante: —Eh bien, mon cher enfant, nous sommes mieux, maintenant, n'est-ce pas? A cet accent pitoyable, André souleva péniblement ses paupières, attacha sur le médecin un long regard triste de ses prunel-

les sans éclat, et fit un effort pour parler.

—Maman Thérèse!... articula-t-il faiblement.

—Qui est cet interrogé très vite le docteur, en s'adressant à M. Jacques.

—Sa mère adoptive; dites-lui qu'elle va venir bientôt.

Alors le praticien sourit à André et répliqua: —Oui, mon enfant, maman Thérèse est ici, elle connaît votre état; et vous la verrez bientôt.

Mais, soyez patient, vous n'êtes plus en danger, tout ira bien à présent.

D'ailleurs, aujourd'hui, on va vous donner une belle chambre, où vous serez tout seul, bien tranquille et bien soigné.

Et tous vos amis viendront vous voir.

A ces mots, les yeux d'André s'agrandirent, son regard exprima l'étonnement le plus profond, aussi comme une sorte d'interrogation muette et de contentement à la fois.

ment, de ses mains expertes, que le pansement du torse n'était pas dérangé, non plus que les appareils des deux bras.

A la vue de ce pauvre corps tout emmaillotté d'ouate et de toile, de ces membres immobilisés dans le plâtre, M. Jacques frissonna douloureusement.

Dire que son pauvre fils en était là!... Une larme humecta ses cils, sa gorge se serra, étranglée par l'émotion, mais il se contenta de regarder tout ces jeunes hommes qui le regardait avec curiosité.

Enfin, le docteur Le Pallu remonta doucement la couverture et, se tournant vers ses élèves, il dit seulement: —Ah! messieurs, un succès!

Fameux tout de même ce sérum artificiel, retenez bien ça, pour les cas extrêmes.

D'ailleurs, nous en reparlerons... Allons, allons, tout va bien!

Et par un geste coutumier, il se frotta vigoureusement les deux mains.

Monsieur Lejeune, continua-t-il, en s'adressant particulièrement à son premier interne, vous surveillerez vous-même le transport à la chambre 8.

Et vous savez, pas de froid, pas le plus petit courant d'air, brancard hermétiquement fermé; sans cela, je m'en prends à vous. Une fois le malade installé, vous lui ferez donner un bouillon de volaille, et un peu de cham-

pagne, ça le remontera, ce brave garçon.

Puis à l'infirmière: —Fermes les rideaux, qu'il se repose!

Maintenant, messieurs, la visite, redescendons!

En même temps, il se dirigea vers la porte de la salle, la tête penchée comme absorbé par de profondes réflexions professionnelles.

Lorsqu'il fut arrivé au seuil, il se retourna et, spontanément, tendit sa main large ouverte à M. Jacques.

—Eh bien!... êtes-vous content, cher monsieur? —Euchanté, mon cher maître, je ne sais vraiment comment vous remercier de tant de sollicitude.

—Bast! laissez donc, c'est si naturel et si agréable pour soi-même, ces choses-là! Au fond, c'est un peu d'égoïsme!

—Oui, mais pas à la portée de tout le monde.

Encore merci de tout mon cœur, je n'oublierai jamais cela, mon cher maître. Puis, après un long serrement de mains, M. Jacques s'éloigna pour laisser descendre le praticien et ses élèves. Il parut ensuite, le cœur battant plus vite, dilaté, et comme soulagé du poids énorme qui depuis la veille l'étonnait. Tout en se dirigeant vers l'hôtel de Mâcon, où il avait donné rendez-vous aux Ledoux pour dé-